Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 61 (1916)
Heft: 7

Artikel: L'armée belge en campagne [fin]
Autor: Erde, E. van
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-339808

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXIe Année | N° 7 | Juillet 1916

L'armée belge en campagne.

(FIN)

COMPOSITION DE L'ARMÉE BELGE LORS DE SON ENTRÉE EN CAMPAGNE

Au moment où l'Allemagne se précipita sur la Belgique, neutre et inviolable, celle-ci était en pleine crise de réorganisation militaire. La loi nouvelle put entrer en application huit mois avant la déclaration de guerre. Le moment semblait donc pour le pays envahi particulièrement défavorable.

Cependant, il commença sa campagne par un vrai prodige : sa mobilisation générale exécutée avec une rapidité qui surprit le monde. Décrétée le 31 juillet, à huit heures du soir, elle était complètement terminée le 4 août ; en moins de quatre jours. Et le soir de ce quatrième jour, l'armée entrait déjà en mouvement. Il faut reconnaître là une organisation minutieusement préparée et qui fait honneur à ses initiateurs.

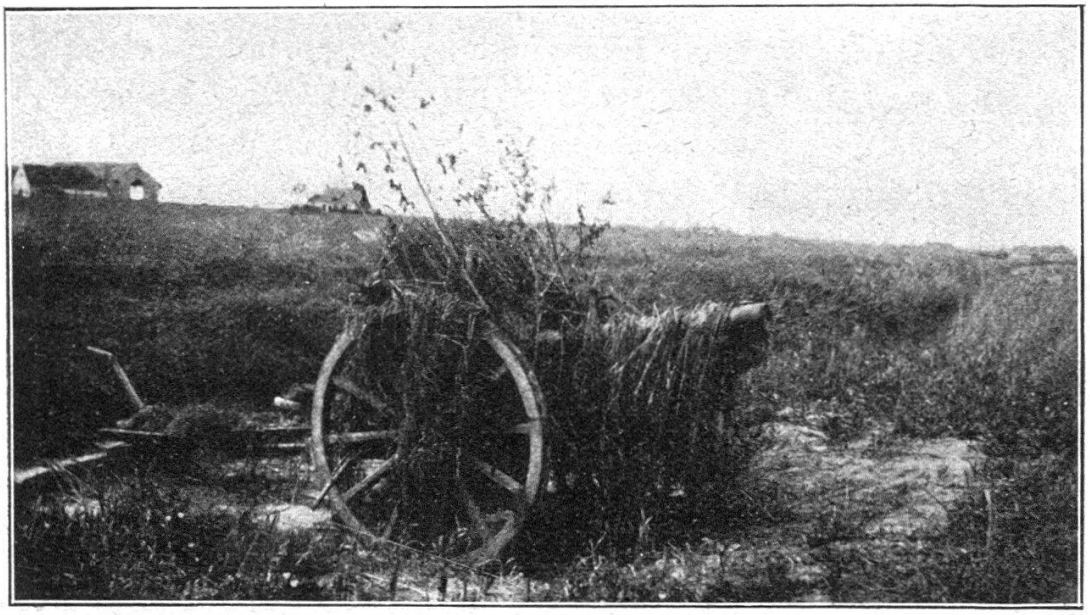
Grâce à cette admirable préparation, le 4 août, lorsque les Allemands envahirent la Belgique — à l'heure même où ils déclaraient la guerre — ils trouvèrent devant eux à la frontière les forces que le pays pouvait leur opposer. Cette résistance rapide fut, pour les envahisseurs, une des causes principales de l'échec d'un plan où se prévoyait la mise hors jeu immédiate de la Belgique empêchée de compléter même sa mobilisation, foudroyée par la surprise de l'attaque.

Quels étaient donc les effectifs de l'armée opposée par les Belges à leurs agresseurs en août 1914 ?

Elle comportait environ 120 000 hommes de troupes ins-

truites et incorporées. Pendant les quelques jours où ce fut possible, près de 45 000 volontaires se présentèrent ; un peu moins de la moitié put être acceptée.

Les 120 000 soldats de l'armée effective provenaient de 15 classes de milice, c'étaient donc en presque totalité des hommes de 20 à 36 ans. Les huit premières classes, les plus jeunes, étaient affectées à l'armée de campagne, les sept dernières, que



Canon de campagne masqué.

l'on appelait les vieilles classes, formaient les troupes de forteresse.

De façon sommaire, l'on peut répartir les troupes de campagne en 6 divisions d'armée (D. A.) et une division spéciale de cavalerie (D. C.), à quoi il faut ajouter le centre d'aviation.

A ce moment, la division d'armée comprenait 3 brigades mixtes (B. M.) — 4 par exception pour la 3e et la 4e D. A., — un régiment d'artillerie, 12 pièces, un régiment de cavalerie, un bataillon du génie, une section de télégraphie, un corps de transport (ce dernier comprenant lui-même les divers trains ou colonnes de munitions, de vivres et de bagages, ainsi que la colonne d'ambulance), et enfin son groupe de gendarmerie divisionnaire.

Chacune des 20 brigades mixtes comportait 2 régiments

d'infanterie. Chaque régiment comptait 3 bataillons (certains corps cependant comprenaient habituellement 4 bataillons, d'autres, au cours de la guerre, en eurent jusqu'à 5). Chaque bataillon se divisait en 4 compagnies, dont l'effectif moyen variait de 150 à 175 fantassins.

La brigade mixte emmenait avec elle 3 batteries d'artillerie de campagne à 4 pièces chacune, une compagnie de mitrailleuses de 6 pièces en moyenne, ainsi qu'un peloton de gendarmerie.

Enfin, la division de cavalerie, elle, comportait 2 brigades de cavalerie, un bataillon de cyclistes, 3 batteries d'artillerie, une compagnie de génie à bicyclette et un corps spécial de transport.

COMPOSITION SCHÉMATIQUE SOMMAIRE DE L'ARMÉE DE CAMPAGNE BELGE EN AOUT 1914.

- 6. D. A.
  - 2 ou 3 Br. M.
    - 2 Régiments I. à 3 bat. de 4 comp.
    - 3 Batteries A. = 12 pièces.
    - 1 Compagnie M. = 6 pièces.
    - 1 Peloton G.
  - 1 Régiment A. = 12 pièces
  - 1 Régiment C.
  - 1 Bataillon G.
  - 1 Section T.
  - 1 C. T.
    - Tr. C.
      - C. M. I.
      - C. M. A.
      - C. +
    - Tr. V.
    - Tr. B.
    - S. D. A.
      - P. A. R.
      - P.
      - S. H.
      - C. A. A. B.
  - Gendarmerie D.
- 1. D. C.
  - 2 Br. = 4 régiments.
  - 1 Bataillon cyclistes.
  - 3 Batteries A. à 4 pièces.
  - 1 Compagnie P.
  - 1 Section T.
  - 1 C. T. (voir D. A.).

Telle était, lors de son entrée en action, la composition schématique de l'armée de campagne belge.

Toutefois, au cours de la guerre, cette composition ainsi que la répartition subirent de nombreuses modifications, causées soit par des réductions d'effectifs après des combats, soit

par des accroissements d'effectifs par appel et enrôlement, par la création de formations nouvelles ou par suite tout simplement de nécessités tactiques.

Certaines de ces modifications furent momentanées, les autres furent durables.

C'est le moment de dire que l'armée belge, sous la pression des événements, sous l'impulsion de chefs énergiques, subit au cours de la guerre une évolution progressive des plus remarquables. Son adaptation, tous les jours plus parfaite, aux conditions de la lutte actuelle, est bien faite pour forcer l'étonnement admiratif du critique militaire. En pleine guerre, la Belgique achève sa crise de transformation militaire, mieux qu'elle ne l'eût fait en temps de paix, et cela dans les conditions que l'on sait !

Sans vouloir entrer dans le détail des changements profonde survenus depuis peu dans sa composition, il nous est loisibls cependant de constater une directive générale autour de laquelle les changements se groupent presque tous. C'est la tendance à faire de chaque unité tactique un tout renfermant en lui-même tous les éléments nécessaires à l'accomplissement de missions variées. L'on n'en est plus aux divisions mixtes ou aux brigades mixtes, mais bien aux régiments mixtes et bientôt aux bataillons mixtes.

Cette évolution correspond forcément à une décentralisation parallèle des pouvoirs et des responsablités. Aussi a-t-on pu voir de ces régiments mixtes commandés par des généraux. Et chaque groupement mixte, régiment, bataillon même, doit être pourvu de tout le matériel qui lui permette de vivre, de s'adapter au terrain, et surtout de combattre par lui seul et d'une façon complètement autonome. En conséquence aussi, l'on voit le fractionnement nécessaire de toutes les réserves d'armée d'autrefois, devenant aujourd'hui réserve de régiment, réserve de bataillon.

Et ceci est particulièrement sensible lorsqu'il s'agit de l'artillerie et des mitrailleuses par exemple. L'artillerie n'est plus une masse compacte vivant à part. Elle se divise et ses détachements font partie intégrante de régiments mixtes. De même, le corps divisionnaire de mitrailleuses s'éparpille, et l'on connaît la compagnie de mitrailleurs de tel régiment, le groupe

de mitrailleurs de tel bataillon, formé par l'ensemble des sections des mitrailleuses de compagnies. Enfin, pour généraliser encore cet exemple, les corps spéciaux, eux aussi, sont poussés à la décentralisation.

Au lieu d'une compagnie divisionnaire de bombardiers, de pionniers, de grenadiers, etc., l'on connaît le groupe de bombardiers, de grenadiers, de pionniers de tel régiment mixte, de tel bataillon.

Les conditions de la guerre actuelle ont fait naître aussi quantité de besoins techniques nouveaux, auxquels l'armée du roi Albert a fait face de façon remarquable. Citerons-nous la création de 80 compagnies de travailleurs auxiliaires du génie, compagnies à l'effectif d'environ 200 hommes ? Leur collaboration aux travaux de fortification, de construction de routes, d'ouvrages d'art, etc., etc., fut si appréciée par les alliés, que les armées anglaise et française eurent recours à elles et que plusieurs de ces compagnies belges travaillent régulièrement, depuis près de 18 mois et sans interruption, pour les états-majors britannique et français.

Le séjour de l'armée belge dans un pays entrecoupé de canaux et de cours d'eau a été l'occasion de la création d'un organe spécialement adapté à la contrée : un corps spécial de transport par eaux. Cette unité coopère largement au ravitaillement du front. De même ont été créées des bases navales de ravitaillement et d'évacuation, un corps de mariniers, des compagnies de débardeurs, etc.

En même temps se construisaient en divers endroits, presque tous en terre française, des usines pour la fabrication des munitions, des arsenaux pour la fabrication et la réparation des canons, pour la réparation et la fabrication de toutes armes. Et l'activité belge dans ce domaine était si puissante que, dans ces conditions particulièrement précaires, en terre étrangère, elle est parvenue à créer des engins de types nouveaux, tel, par exemple, le mortier à courte portée (V. D.), dont les Français ont adopté le système avec enthousiasme, et dont ils se servent copieusement.

Si, au début de la guerre, la Belgique ne possédait qu'un canon de 75, arme rapide, de précision, mais de trop courte

portée, elle s'est à ce point de vue aussi largement perfectionnée. Elle possède aujourd'hui des canons de plus gros calibres et à longues portées, de même que des mortiers et obusiers de divers calibres allant jusqu'au 380. Elle qui n'avait pour entrer en campagne aucune artillerie lourde, en est aujourd'hui parfaitement bien fournie.

Et nous citerons, pour mémoire, ce fait : lors de ses dernières attaques sur le front de Saint-Eloi, l'armée britannique put réaliser son succès grâce, dit le communiqué officiel anglais, à la préparation admirable du terrain faite par l'artillerie belge.

Nous ne ferons que signaler ici les auto-mitrailleuses. Leur activité fut grande dans les premières semaines de la guerre, mais les circonstances ont réduit à fort peu de chose leur utilité par la suite. Nous pouvons en dire autant des trains blindés.

Une formation récente de l'armée belge, le corps des auto-canons, paraît être appelée à jouer un rôle non négligeable. Chose singulière, c'est chez les Russes que cette unité fonctionne actuellement et ces derniers semblent apprécier hautement ses services.

L'armée belge eut beaucoup à souffrir, dans les premiers mois de campagne, de l'abondance des mitrailleuses allemandes. Pour y répondre, elle avait à peine une compagnie, soit six pièces, par brigade mixte. En 1916, ce nombre s'est considérablement accru. Chaque régiment a ses compagnies de mitrailleuses, et les corps belges, actuellement, sont peut-être proportionnellement mieux fournis que ceux des autres armées.

Nous avons lu quelque part (n'est-ce pas dans la *Revue militaire suisse ?*) que l'état-major belge avait complètement renoncé pour ses mitrailleuses à la traction canine. Il n'en est rien. L'on voit encore aujourd'hui des pièces traînées par ces forts chiens en général de race flamande, dont les officiers et les hommes disent n'avoir qu'à se louer.

De son côté, l'aviation ne restait pas stagnante, elle non plus. Augmentant sans cesse ses effectifs en hommes et en appareils, adoptant sans hésitation des types nouveaux et perfectionnés, elle maintenait sa puissance offensive, de façon à pouvoir se livrer souvent à des raids par escadrilles et à longues distances, et coopérer activement à toutes les actions coordon-

nées effectuées sur le front des Flandres et contre les centres militaires ennemis établis en pays envahi.

Les services ambulanciers et sanitaires, enfin, ont subi le même mouvement énergique progressif que toute l'armée. Le blessé est soigné dans la tranchée même par un médecin, évacué ensuite sur un poste de secours, d'où il sera dirigé sur un des nombreux établissements hospitaliers que les Belges ont créés à l'arrière, et dont certains sont situés au fond de la Bretagne, et d'autres jusque sur la côte de la Méditerranée. Tout a été prévu, l'on a voulu être en mesure de parer à tous les accidents et l'on a depuis des dentistes dont le cabinet de prothèse peut refaire un râtelier aux soldats dont les ivoires se carient, jusqu'aux établissements de prothèse chirurgicale et de rééducation pour grands mutilés.

Le service sanitaire de l'armée belge a inauguré au cours de la campagne un service de transports de ses blessés. Il utilise à cet effet de petits canots d'un modèle très ingénieux et adapté à la navigation sur les canaux étroits qui sillonnent la plaine immédiatement proche du front.

Tout porte à croire que les autorités médicales militaires se serviront plus largement dans l'avenir de la disposition particulièrement favorable des lieux et multiplieront les évacuations de malades et de blessés par ce moyen pratique et confortable.

Les armées anglaises et allemandes ont aménagé des allèges-hôpitaux de grandes dimensions dont elles sont extrêmement satisfaites et qui constituent un progrès considérable dans le transport toujours pénible des soldats gravement atteints.

* * *

L'*uniforme du soldat belge* a subi, lui aussi, une transformation aussi complète que possible.

Tout d'abord il est devenu vraiment uniforme. C'est-à-dire que — sauf les compagnies d'arrière — tous les officiers, sous-officiers et soldats de toutes les armes, portent la même tenue, de drap en hiver, de toile en été, d'une teinte composée de jaune, brun et gris, que les hommes ont qualifiée de couleur « terre à betteraves ». Teinte bien choisie, d'ailleurs, par rapport

à sa visibilité sur l'horizon des Flandres et leurs terres grasses, par rapport aussi à son entretien.

Le vêtement est simple, pratique, séant, quoique de moindre allure, certes, que le dolman ou la tunique, et très commode au porter.

Vareuse large, ample, munie de poches, pantalons et jambières ou bandes molletières ou guêtres, selon les corps, casquette plate derrière, un peu relevée en avant. Depuis quelques jours cette coiffure a été remplacée par le bonnet de police-portefeuille. Aux tranchées, ce dernier disparaît et le soldat porte le casque d'acier de même couleur que son vêtement.

Pas de garniture ni de bouton brillant, tout en cuivre, maté, bruni. Les insignes discrets, en métal bronzé, mat, se portent au col, de même que les étoiles distinctives des grades. Sur la coiffure, le numéro du régiment.

Plus de tenue de parade, plus de tenues différentes pour les corps spéciaux, plus de dorure, plus de galons, plus de brandebourgs, de chamarrures. L'uniforme pratique, laissant toute liberté de mouvement, ne comprimant aucun organe, ne formant guère tache visible sur le fond ambiant, ne désignant pas l'officier aux coups des tireurs adroits. Le cuir des chaussures, le ceinturon, les buffleteries sont jaune-brun, en harmonie avec la teinte générale de l'uniforme. Le havresac est brun et la gourde est recouverte d'étoffe brun-jaunâtre, la gamelle est en métal extérieurement noirci et maté.

En somme, la crise que subissait en 1914 l'armée belge s'est dénouée au milieu du cataclysme. Il faut s'étonner et admirer au point de vue exclusivement objectif et militaire que la Belgique ait pu, en pleine guerre, partant de l'armée fantôme que nous avons décrite plus haut, constituer cette armée dont lord Northcliff écrivait l'autre jour que c'est « une armée parfaite ».

A divers points de vue, elle peut être prise pour modèle ; et du point de vue suisse en particulier, cet exemple d'énergie et d'opiniâtreté de l'armée d'un petit peuple, parvenant à de semblables résultats, nous paraît singulièrement encourageant.

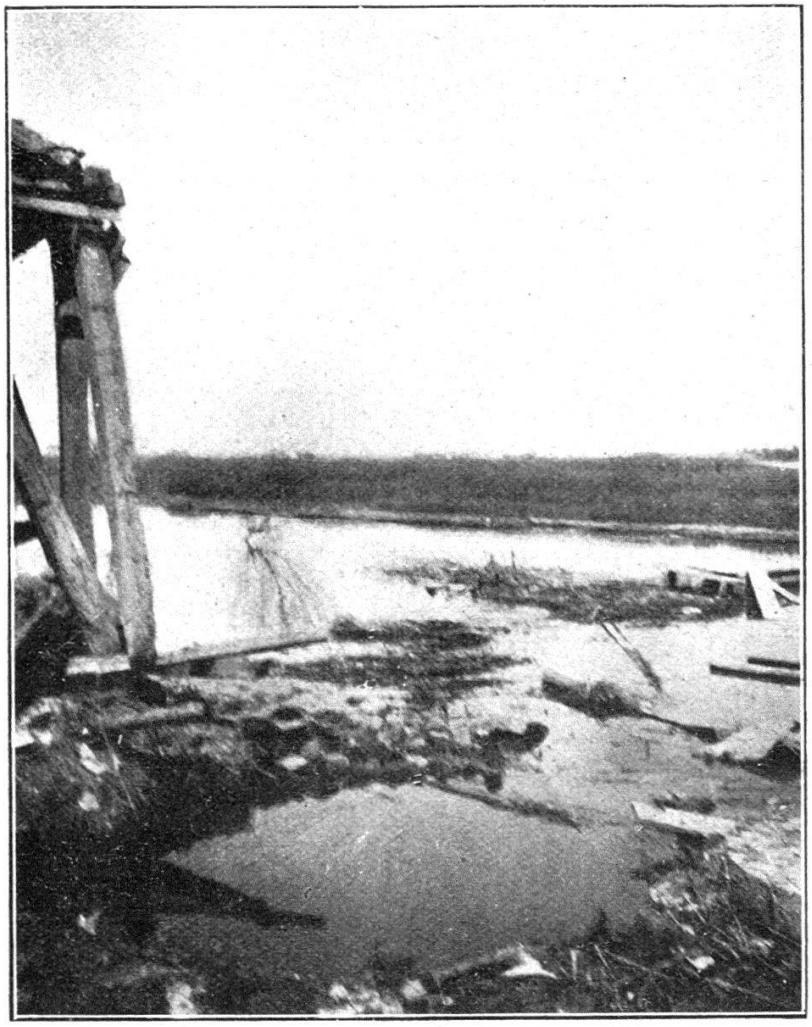
Jetons maintenant un regard sur les soldats et sur les officiers qui composent cet ensemble ; voyons quels sont les traits principaux, saillants à première vue, lorsque l'on examine ces

hommes dans la vraie vie de guerre, dans la bataille, au cantonnement, dans la marche, au travail, au feu.

* * *

Le *soldat belge est brave.*

Il est brave de cette bravoure énergique, volontaire, têtue,



Un poste d'écoute en pleine inondation.

qui dure et qui s'impose. Il n'a pas, habituellement, l'élan, l'enthousiasme débordant, la « folie de l'assaut ». Cependant, au cours de cette campagne, les compagnies belges se sont plus d'une fois ruées à l'assaut avec une ardeur telle que des positions étaient enlevées contre toutes les prévisions de l'état-

major avant qu'aient pu être utilisées les troupes auxiliaires prêtes à faire la charge définitive.

Un exemple typique de cette impétuosité des troupes du roi Albert, quand elles ne sont pas trop sévèrement réfrénées, fut donné par une brigade mixte de la Ire division à la bataille de Haelen.

De faibles effectifs de cavalerie de couverture cédaient sous le poids de six régiments de cavaliers allemands, aidés de deux mille fantassins et appuyés de dix-huit pièces de 77. En toute hâte, le grand-quartier-général fit envoyer au secours des troupes débordées un groupe d'infanterie de la Ire division.

De Tirlemont, où était cantonnée cette unité, jusqu'à Haelen, elle accomplit une marche forcée de vingt-cinq kilomètres sous un soleil ardent, par des routes feutrées de poussière. Arrivés sur le champ de bataille, les soldats se jetèrent aussitôt en pleine action. Leur élan était tel qu'ils enfoncèrent l'ennemi, enlevèrent d'assaut le village de Velpen où il s'était fortement organisé (l'enlevèrent même si rapidement que des mitrailleuses allemandes cachées dans les maisons les criblèrent par derrière), poursuivirent néanmoins leur marche en avant impétueuse et repoussèrent tout ce qu'ils trouvèrent devant eux jusque dans le village de Haelen. Sur le terrain parcouru au cours de cette attaque, on relevait le lendemain trois mille cadavres allemands.

Toutefois, c'est surtout le courage tranquille, calme, sûr de soi, décidé et inébranlable qui caractérise plus particulièrement le troupier belge. Si des incidents comme celui de Haelen, des assauts brillants furent souvent répétés au cours de la guerre, toute la campagne, depuis son début jusqu'à la fin d'octobre 1914, ne fut qu'un seul acte de bravoure opiniâtre et volontaire, soit dans les marches en avant, soit dans les retraites, soit dans le maintien sur place. Il suffit de connaître un peu l'histoire de cette période de la guerre, de ne pas perdre de vue l'énorme disproportion des forces en présence et des deux artilleries, pour en être assuré. Le soldat belge auquel on a donné l'ordre de tenir sur place à tel endroit y tient, quoi qu'il arrive, jusqu'à l'ordre de retraite. Il tient.

Quoi qu'il arrive, ai-je dit. Il ne se laisse même pas sur-

prendre par les nouveautés les plus effrayantes ; il soutient sans sourciller la surprise, cependant faite pour ébranler les plus braves, des projectiles de 420 balayant les tranchées, et cette autre, aussi faite pour « étonner » au sens ancien du mot, des gaz asphyxiants lancés en nuages opaques. Quand l'ennemi croit l'avoir réduit par la stupeur et l'affolement, il le retrouve, toujours têtu, toujours tenace et impavide.

Ce troupier courageux et énergique a des qualités physiques adaptées à son moral. En général, assez lourd à mobiliser, il est d'une endurance à toute épreuve. Il supporte avec une étonnante résistance le froid aussi bien que la chaleur, la pluie et la neige aussi bien que l'ardeur du soleil. Il a une faculté de travail considérable et son rendement est énorme. Il a prouvé, tout spécialement au cours de la première bataille de l'Yser, une persistance étonnante du maintien des forces et de la volonté à travers les privations de tout genre et malgré l'absence de tout repos. L'on s'est trouvé là, dans la nécessité de réclamer de troupes que l'on savait décimées, réduites, que l'on croyait — selon les principes immortels admis par les Ecoles de guerre — incapables de toute action, éreintées, absolument vidées, l'on a dû exiger d'elles un effort qui fit l'admiration universelle, et dont furent stupéfaits ceux-là même qui le demandaient.

L'on ne saura jamais de quelle somme d'abnégation individuelle fut faite cette admirable résistance sur l'Yser au cours de laquelle les six divisions belges furent toutes employées presque sans répit pendant les onze premiers jours de la ruée allemande. Dès le troisième jour, les chefs ne croyaient plus possible de rester sur les positions ; les hommes étaient épuisés ; leur ravitaillement se faisait au hasard des bombardements ; ils dormaient debout dans ce qui leur servait de tranchées ; il fallait les relever. L'état-major savait que ses soldats étaient à bout ; qu'ils avaient épuisé tout ce que l'on croyait possible d'énergie et d'opiniâtreté ; que, matériellement, ils étaient finis. Et cependant il fallait tenir ; il fallait !

Et les hommes s'efforçaient, se forçaient, les officiers leur montrant l'exemple. Ils se battaient, se pinçaient mutuellement pour se tenir debout, éveillés, pendant les heures de garde. Ils continuèrent à lutter, à tenir, à résister aux attaques, à subir

un bombardement ininterrompu, à briser les vagues énormes de la mer allemande démontée, venant heurter leurs positions de fortune. Ils tinrent.

Non pas vingt-quatre heures encore, mais quatorze jours !

Ajoutons que sur un effectif de combat de 50 000 hommes, ils en avaient perdu bien près de 20 000.

L'anecdote, le fait divers, évidemment, ne prouvent rien. Cependant, je ne résiste pas à la tentation de conter ici un fait de guerre dont peuvent témoigner autant de spectateurs d'un camp que de l'autre, et qui me semble caractéristique de cette bravoure têtue, opiniâtre, spéciale au soldat belge.

C'était quelque part le long d'un canal brabançon. Un peloton était acculé à la berge, entouré par des forces vingt fois supérieures. Pas de barque, pas de passerelle. A cent mètres à peu près de là, un pont-levis ; mais le tablier du pont est relevé. Le volant commandant le mécanisme se trouve sur la rive opposée du canal. Cependant, tous les soldats ont décidé que l'on ne pouvait pas se rendre. Et les balles pleuvent. Une tête soulevée, c'est un homme mort ! Un fantassin s'offre au sergent qui commande le peloton à s'en aller abaisser le pont.

— Impossible !

— J'essayerai.

Le volontaire se déshabille, se jette à l'eau, traverse le canal sous mille balles. De l'autre côté, nu, cible vivante visée de partout, il se met au travail.

Les balles l'entourent, il tourne ; il est blessé, il tourne ; le sang lui coule des cuisses, il tourne ; des bras, il tourne ; il est tout rouge de son sang, il tourne toujours et le pont va bientôt être baissé, lorsqu'une balle au cœur foudroie le héros sur la roue.

C'est l'histoire du soldat Trésignie.

* * *

Cependant, ce troupier admirable qu'est le soldat belge a un défaut.

De fait, il est en majorité assez peu, assez mal discipliné. Il manque de correction dans le vêtement, dans la tenue, dans l'allure, dans la marche. Il est frondeur ; aussi se soustrait-il

assez volontiers aux formes extérieures du respect hiérarchique ; il aime à passer au crible les ordres de ses chefs. C'est là une manifestation de cette indépendance, de cet esprit opposé à toute soumission, que les Belges ont montré à toutes les périodes de leur histoire. En l'occurrence, ces vertus deviennent un défaut.

Est-ce à dire que le soldat belge n'est pas obéissant ? Loin de là ! Il peut être docile au delà de toute prévision, et l'on peut exiger de lui des choses surprenantes. Mais il doit savoir et comprendre. Il aime que son effort soit utile et il aime connaître l'utilité de son effort : le pourquoi.

Fantassin belge.

Un chef qui les commande en tenant compte de cet esprit critique, de l'amour-propre particulariste très développé chez l'homme, un chef qui leur montre de l'intérêt et les encourage, peut exiger de ses soldats tout ce qu'il veut, certain de l'obtenir.

Car le troupier a, pour son officier, quand il l'estime et qu'il l'aime, un dévouement vraiment sans bornes, et qui comporte quelque chose — ceci est assez bizarre à dire — quelque chose de maternel. Les exemples de sacrifices héroïques de soldats, sacrifices librement, volontairement consentis, pour sauver un officier, pour lui épargner un danger, parfois pour lui offrir une minime satisfaction, sont choses de tous les jours.

Un seul exemple entre dix mille.

Un jour, pendant la bataille de l'Yser, en octobre 1914, pendant le premier assaut allemand sur cette rivière, un bataillon est forcé de se retirer, entouré par des forces considérables. En reculant, les officiers disent au chef de bataillon en réserve derrière eux :

— Nous avons dû partir, mais nous amenons armes et matériel, sauf, toutefois, deux mitrailleuses restées là-bas. Nous avons dû donner ordre de les abandonner.

— Deux mitrailleuses perdues, bougonnait le major après leur départ, deux mitrailleuses aux Allemands : c'est triste, c'est regrettable !...

Des soldats l'avaient entendu. Sans mot dire à leur chef, ils s'éloignent, se concertent avec des camarades, s'en vont en rampant jusqu'aux positions nouvellement occupées par l'ennemi, enlèvent les mitrailleuses et les rapportent triomphalement à leur bataillon parmi les rafales de balles.

— Les voilà, mon major, il ne faut plus vous ronger pour cela ; les Allemands ne les auront pas !

Pour épargner ce regret à leur supérieur, ces hommes s'étaient bénévolement exposés, avaient bravé mille morts, et cela sans un mot, sans un geste d'excitation, d'une volonté calme et sûre.

Et les deux fauteurs de l'affaire étaient deux correctionnaires, deux indisciplinés !

Ces diverses particularités du soldat belge font que l'on peut demander à des hommes isolés, à des groupes restreints, séparés du gros des troupes, d'accomplir des missions périlleuses exigeant de l'audace, de la volonté, et une compréhension claire de la situation.

Au cours de la guerre présente, et particulièrement dans sa première période, avant la cristallisation d'apparence définitive sur le front occidental d'aujourd'hui, fantassins, cavaliers, artilleurs et mitrailleurs belges ont illustré par de nombreux exemples cette précieuse faculté. Maintes fois, grâce à elle, leurs chefs purent suppléer à l'insuffisance du nombre et du matériel, dispersant leurs hommes, leur fixant des consignes individuelles.

Il faut, entre autres, une certaine dose d'audace et de confiance dans le courage, le sang-froid et le coup d'œil de ses artilleurs pour envoyer, en pleine bataille, en pleine mêlée, des pièces isolées, chargées de « se porter en avant, se fixer à 5000 mètres maximum des troupes ennemies, ouvrir sur ces troupes un feu à volonté, le plus vif possible, et le forcer à reculer. »

Telle fut cependant la tâche imposée à des pièces de 75 ; chacune isolément accomplissant cette mission avec plein succès.

* * *

Il n'est pas possible, dans le cadre d'un article forcément un peu restreint, de pousser à fond cette étude d'un soldat. A peine peut-on effleurer les traits caractéristiques.

De même, nous ne pourrons qu'ébaucher à peine en quelques traits hachés une silhouette d'officier belge.

D'ailleurs, un portrait poussé et fini serait chose bien difficile à établir. Peu d'armées ont un personnel officier aussi composite que l'armée du roi Albert. Des soldats de carrière, des spécialistes savants, des lieutenants, commandants et jusqu'à des colonels de réserve, des retraités ayant repris du service, des gradés de la garde civique engagés pour la campagne, des volontaires de guerre admis parfois à un grade élevé, enfin des soldats et sous-officiers s'étant distingués au cours de la campagne et promus à l'étoile, ou préparés dans des écoles spéciales créées depuis quelques mois et devenant sous-lieutenants auxiliaires.

Actuellement, les officiers de carrière ne sont peut-être même plus majorité dans les cadres de cette armée. N'est-il pas quelque peu déroutant, dans de pareilles conditions, de constater, par les résultats acquis, la valeur du commandement à tous les degrés ?

Et si l'on réfléchit alors, que ces résultats sont obtenus par l'emploi de troupes encore bien moins préparées à la guerre que ne l'étaient leurs chefs, ne se reporte-t-on pas involontairement en esprit aux temps de la jeune France révolutionnaire, à ses armées inexpérimentées et héroïques ?

Pour la Belgique, comme pour d'autres peuples encore, d'ailleurs, la campagne a produit l'effet d'un véritable crible. A l'épreuve — sévère épreuve ! — que d'officiers de tous grades jugés insuffisants ! Des généraux, des colonels, des majors ont dû céder la place à d'autres, souvent plus jeunes, d'apparence moins expérimentés, mais « plus allant », ou plus adaptés. Soit qu'ils aient été trouvés inférieurs au point de vue intellectuel, soit qu'ils n'aient pas témoigné d'une vigueur morale satisfaisante, soit enfin que leur résistance physique ne leur ait pas

permis de soutenir l'effort incessant, la fatigue constante qu'impose pendant de longs mois une semblable lutte.

Dès les premières semaines déjà, plusieurs avaient été démis de leur commandement et en peu de temps s'était opéré, tout naturellement, un sérieux rajeunissement des cadres, ce fameux rajeunissement dont il est tant question un peu partout depuis un mois ou deux. Et des officiers généraux, très prisés aux heures de paix, voyaient en un clin d'œil s'évanouir leur prestige, à la lueur des combats réels. De même, la valeur intellectuelle et morale prouvée sur le champ de bataille amenait à des commandements importants des chefs insoupçonnés jusque-là. Aussi voit-on aujourd'hui à la tête des divisions belges, des brigades ou des régiments mixtes, des hommes qui ont intimement vécu avec leurs troupes les heures ardentes des combats, pendant les premiers mois de guerre. Ceux-là, mieux que quiconque, connaissent le soldat, le vrai soldat vivant, avec ses besoins, ses désirs, ses forces ; ils connaissent la façon de le conduire, le rendement que l'on en peut attendre suivant le mode dont on l'emploie. Ils ont vu le feu, ils l'ont subi ; ils savent aussi que le fantassin n'est pas un fantoche que l'on manœuvre sur une table, mais un être vivant ayant un cerveau, un cœur, des nerfs.

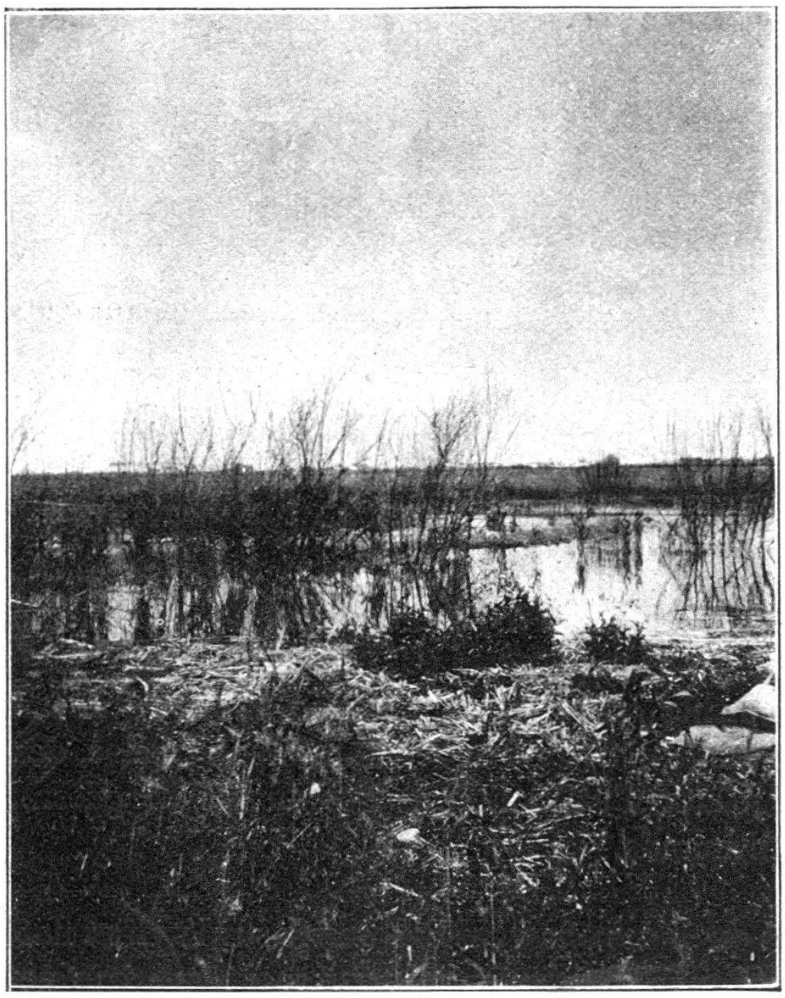
Ceux-là commandent en chefs qui savent se battre.

En général, ce chef est connu, est aimé du troupier. Celui-ci, cependant, a ses admirations et ses préférences. Il est des généraux, des colonels, des majors mêmes, dont la réputation est intangible pour chacun des soldats belges. Et il faut entendre s'exprimer cette fierté, cet amour de l'homme pour l'officier. Ce n'est pas la crainte, la servilité ; c'est le dévouement, l'affection, où se mêle irrémédiablement une légère note de familiarité. Pas de dieux inabordables, protégés de toute approche par un appareil terrible et médusant.

Des généraux qui passent parmi les groupes, regardent de près les plus humbles fantassins, leur parlent, les interrogent, s'occupent de leur ordinaire et, à l'occasion, songent à ménager leur vie, à ne pas les sacrifier inutilement en masses ainsi que des troupeaux de bétail. Des chefs de corps paternels et justes, toujours accessibles aux demandes raisonnables et même aux

réclamations lorsqu'elles sont justifiées ; s'intéressant à « leurs » hommes, les connaissant, leur parlant avec condescendance et les entretenant affectueusement, n'hésitant pas, éventuellement à faire appel à leurs sentiments.

Ce sont ceux-là qui font de leurs troupes tout ce qu'ils veulent ; ceux-là qui d'un mot électrisent leurs bataillons, décuplent la



Spécimen d'abri bien dissimulé.

valeur de leurs effectifs. Car l'élément moral conserve toujours toute son importance dans la guerre. C'est à l'un de ceux-là qu'un major allemand fait prisonnier disait en pleurant de colère :

— Comment pouvez-vous faire cela de vos soldats ? Je croyais que vous aviez ici deux régiments, et il n'y a qu'un bataillon !

C'est à un autre de ceux-là que le roi Albert disait :

— Colonel, avec votre régiment, vous avez tenu là où nous craignions que rien ne pût tenir.

Il y aurait injustice, malgré la brièveté forcée de ces notes, à ne pas dire un mot des officiers d'artillerie. Du matériel si insuffisant du début ils ont tiré parti d'une façon surprenante, faisant preuve d'une valeur combattive admirable et d'une science technique parfaite. Jusqu'à la bataille de l'Yser, ils durent, avec un nombre très restreint de pièces d'un seul calibre, le 75, tenir tête à une artillerie souvent double, parfois quadruple en nombre, et qui employait contre eux des calibres allant jusqu'au 210 et au 350, et des portées doubles de la leur. Ajoutons qu'ils ont, en pleine guerre, réorganisé complètement leur arme, l'ont adaptée aux nécessités modernes, se sont eux-mêmes adaptés au matériel nouveau dont ils tirent dès aujourd'hui le plus utile parti. Ils ont pu créer les cadres nécessaires aux batteries de nouvelle formation, aux groupes chargés de l'emploi de matériel nouveau de gros calibre, comme à ceux qui doivent assurer le service des pièces de tous genres composant l'artillerie « up to date » des tranchées.

Et, par un phénomène dont on trouve des exemples dans la physiologie naturelle, ils ont retourné contre leurs adversaires les armes qu'ils leur enlevaient après s'être familiarisés avec leur usage. Et l'on trouve, dans l'armée belge, des groupements spéciaux n'utilisant que des engins de guerre conquis sur les Allemands.

* * *

De ces quelques observations, faites sur le vif et notées assez hâtivement, une impression surtout se dégage très nettement.

Au cours de la guerre, la Belgique a dénoué sa crise militaire de la plus heureuse façon. De la formidable épreuve son armée sort réformée, fortifiée, régénérée. Tout en accomplissant héroïquement, admirablement sa mission, elle s'est transformée, sous la direction d'un commandement digne d'elle et de son pays, en une armée moderne, parfaite.

Si nous avions à chercher les causes de ce phénomène, nous les trouverions sans doute dans l'amour profondément enraciné du Belge pour sa patrie et dans son désir de vengeance, exalté

par un sentiment très vif d'indépendance, et de haine contre tout ce qui veut attenter à sa liberté. Mais nous sortirions des limites de notre plan.

Si nous voulons remonter plus haut encore et chercher une cause plus précise à cet état de choses, que trouverons-nous ? Tout simplement ceci : que les vrais coupables, les vrais responsables de cette situation sont les puissances qui ont eu l'idée malencontreuse d'imposer à la Belgique une neutralité aussi obligatoire que garantie.

Le royaume qu'elles semblaient entourer de tant de sollicitude, elles l'endormaient en réalité dans une sécurité trompeuse. Elles le forçaient d'être neutre, elles garantissaient sa neutralité et son inviolabilité, elles lui enlevaient du même coup toute pensée guerrière, toute velléité de réelle indépendance.

La neutralité ainsi entendue était un fâcheux don à faire à leur filleule. Et l'événement prouve bien qu'en voulant jouer vis-à-vis de l'Etat nouvellement reconstitué le rôle de bonnes fées, les puissances ont assez mal réussi, et lui ont apporté le plus funeste des présents ! C'est là l'origine réelle de la torpeur belge au point de vue militaire.

Lieutenant E. Van Erde.